1re Année. Le 1er Septembre 1867. Numéro 10.

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue Villedo, 13;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.
Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

Bureaux de la Rédaction : A Paris, rue Villedo, 13

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue Villedo, 13;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.
Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.

AVIS

Tout Abonné qui désire assister à une des Soirées d'études données dans les salons de la rédaction, devra en faire la demande huit jours auparavant. — Mardi, jeudi et samedi de 1 heure à 6 heures.

AVIS

Les communications relatives à la spécialité du journal doivent être adressées aux bureaux de la rédaction où elles seront examinées, et, s'il y a lieu, insérées à tour de rôle.

M. A. Pezzani et ses existences de l'âme

(Suite)

Jusqu'à preuve contraire, nous croyons que l'âme n'a qu'une seule existence, une seule vie; mais qu'elle a plusieurs phases, ou modes d'être; qu'elle parcourt un mode infini, et à tout jamais, d'étapes toujours différentes, reliées entre elles par autant de traits-d'union (car le mot nihiliste *mort* doit être rayé de notre dictionnaire); nous croyons que l'âme ne revient jamais sur ses pas, qu'une fois débarrassée de ses entraves d'ici, elle ne se replonge plus dans une même fange terrestre; que d'autres boues, mais non matérielles, sont réservées à ses nouvelles épreuves, et que, pour satisfaire à l'éternelle loi du progrès, nul besoin est d'enfreindre une autre loi, et de limiter l'infini créé.

Quels que soient, dans sa première formation, les éléments constitutifs d'un être, nous croyons à la variété infinie de ses modes ou états, et sans répétition du passé.

A nos yeux, la réincarnation racornirait Dieu, en bornant ses moyens d'action sur l'homme.

Traiter en quelques pages un sujet si abstrait, prendre dans le problème des destinées l'une des inconnues qu'il renferme; la détacher de l'ensemble, la circonscrire, en exposer la photographie réduite dans un cadre microscopique où l'œil de la pensée en puisse facilement saisir les traits; c'est une tâche, croyons-nous, surhumaine. Aussi, n'est-ce pas une réfutation, mais une critique amie et sobre, un doute que nous soumettons à la foi raisonnée de tout réincarniste.

Il est une loi, la loi des transformations qui, dès l'origine, préside à tous progrès; nul n'en conteste l'universalité. Avec elle, une loi du *recul*, ou réincarnations intermittentes, est inadmissible à une exception près, si l'exception est possible; car nous admettrions volontiers la théorie des messies que M. Pezzani a largement tracée dans ses *Bardes druidiques*.

D'après les données réincarnistes, l'homme redescend sur terre, soit pour y effacer les traces de son passé coupable, soit pour recommencer.

Malheur à ce nouveau Bélisaire, Bélisaire sans bâton, s'il ne fournit pas une course sans broncher. Autant de faux pas, ou de chutes, autant de réincarnations nouvelles à subir; toutes seront bien notées là-haut, à sa page, sur le grand livre de vie.

Laissons à notre pensée déployer ses ailes erratiques, et allons planter nos tentes de touristes sur un autre monde terrien où chaque réincarné a souvenir de sa vie précédente, réminiscence non complète, notez bien *non complète*, mais suffisante, mais certaine; nul n'en peut douter; car à son appel, une voix intérieure lui confirme la nature, le sommaire de ses anciens délits.

Voyons, avec Béranger, « comment on s'y comporte : »

Là, on ne voit pas la moitié des sages, des savants, nier imperturbablement ce que l'autre moitié affirme : la réincarnation y est un dogme à l'abri de toute controverse : libre à chacun d'en étudier, de s'en appliquer les conséquences, comme sur notre terre chacun est libre d'écouter sa conscience, ou de fermer l'oreille. Là, comme ici, les hommes sont soumis au joug des épreuves; et les bonnes ou mauvaises passions font leur moisson des âmes, là comme ici.

Mais au moins, un memento intime, la réminiscence garantit les masses faibles et les basses couches de la société contre toute tyrannie intéressée; car on y compte autant de religions différentes qu'ici, environ mille trois cents.

Sérieux ou non, intelligent ou fossile, chacun peut en soi bâillonner le dogme, mais jamais l'étouffer; car, à quoi bon souffler, pour l'éteindre, sur une lumière qu'on sait bien inextinguible?

Là, le libre arbitre, déjà si empêché par les entraves du milieu social, n'est jamais, comme ici, l'esclave d'un éloquent importeur, désincarné ou non.

Là, et pour ainsi dire face à face avec le bien et le mal, croyez-vous que le libre arbitre n'ait pas, comme ici, de rudes combats à soutenir? et que les ardeurs de ses mille passions dévoyées ne créent à l'homme que des simulacres d'épreuves?

Là, enfin, *le souvenir de la vie précédente est un puissant secours pour celle qui la suit;* car il sauvegarde cette humanité contre les angoisses du doute et les poisons de l'erreur.

VISION
DU
ROI DE SUÈDE CHARLES XI

La reine Ulrique-Éléonore était morte depuis peu. Le roi parut plus touché de sa perte qu'on ne l'aurait attendu d'un cœur aussi sec que le sien. Depuis cet évènement, il devint encore plus sombre et taciturne qu'auparavant, et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écarter des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne, il était assis en robe de chambre et en pantoufles devant un grand feu allumé dans son cabinet au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son chambellan, le comte Brahé, qu'il honorait de ses bonnes grâces, et le médecin Baumgarten.

Le palais où résident aujourd'hui les rois de Suède n'était pas encore achevé, et Charles XI, qui l'avait commencé, habitait alors l'ancien palais situé à la pointe du Ritterholm, qui regarde le lac Mœler; grand bâtiment en forme de fer à cheval. Le cabinet du roi était à l'une des extrémités, et à peu près en face se trouvait la grande salle servant à l'assemblée des États. Les fenêtres de cette salle semblèrent tout à coup éclairées d'une vive lumière. Cela parut étrange au roi. Il supposa d'abord que cette lueur était produite par le flambeau de quelque valet. Mais qu'allait-on faire à cette heure dans une salle qui depuis longtemps n'avait pas été ouverte? D'ailleurs la lumière était trop éclatante pour provenir d'un seul flambeau. On aurait pu l'attribuer à un incendie; mais on ne voyait point de fumée, les vitres n'étaient pas brisées, nul bruit ne se faisait entendre; tout annonçait plutôt une illumination.

Charles regarda ces fenêtres quelque temps sans parler. Cependant le comte Brahé, étendant la main vers le cordon d'une sonnette, se disposait à sonner un page pour l'envoyer reconnaître la cause de cette singulière clarté; mais le roi l'arrêta. — « Je veux aller moi-même dans cette salle, » dit-il. En achevant ces mots, on le vit pâlir, et sa physionomie exprimait une espèce de terreur religieuse. Pourtant il sortit d'un pas ferme; le chambellan et le médecin le suivirent tenant chacun une bougie allumée. Celui-ci alla lui-même prévenir le concierge, qui avait la charge des clés, et il lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ les portes de la salle des États. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu; il se rendit à la hâte auprès du roi. D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui dépendait de la salle des États. Le Roi entra; mais quel fut son étonnement en voyant les murs entièrement tendus de noir!

Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi cette salle? demanda-t-il d'un ton colère. — « Sire, personne que je sache, répondit le concierge tout troublé. » Et la dernière fois que j'ai fait nettoyer la galerie elle était lambrissée de chêne comme elle l'a toujours été... Certainement ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble de Votre Majesté. Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus des deux tiers de la galerie. Le comte et le concierge le suivaient de près; le médecin Baumgarten était un peu en arrière, partagé entre la crainte de rester seul et celle de s'exposer aux suites d'une aventure qui s'annonçait d'une façon assez étrange.

N'allez pas plus loin, Sire! s'écria le concierge, sur mon âme, il y a de la sorcellerie là-dedans. A cette heure... et depuis la mort de la reine, votre gracieuse

Lecteur, n'est-ce pas qu'il est pénible de dire adieu à ce monde et de retourner à nos tristes réalités?

Mais, au moins, nous pouvons nous réfugier dans les groupes consolateurs de nos frères spirites, de ces croyants convaincus et par la méditation et par les prodiges matériels, mais surhumains, qu'ils ont vus et cent fois revus. Pour eux, les Arcanes de la vie future sont un peu dévoilés; chacun a son fil d'Ariane; aux lueurs du flambeau de la foi réincarniste, il sert d'avant-garde aux corrompus du siècle, il leur sert de modèle.

Mais s'il n'en est pas ainsi, et l'on n'en peut douter, cette foi ne préserve donc point de toute passion malsaine?

Elle n'est donc pas un frein, un danger pour l'exercice complet du libre arbitre, puisque, malgré sa vertu salvatrice, nous ne sommes pas tous des petits saints.

Il est donc bien admis que la réminiscence agirait sur nous à titre de conseillère plus ou moins heureuse, et, qu'il serait absurde de voir en elle un gendarme, forçant à son gré la marche indécise de notre libre arbitre menotté.

Mais alors, pourquoi cette fée bienfaisante n'a-t-elle pour domaine que le globe par nous rêvé? La réminiscence nous serait utile, et Dieu nous en priverait? et cela sous prétexte que *nous devons être laissés à nos seules forces*? (page 259).

Mais, de qui tenons-nous ces forces? de nous seuls, ou de Dieu? Une de plus compromettrait tout? Arriverions-nous trop vite à notre but? Le temps et l'espace seraient donc pour quelque chose dans l'éternité? « Halte-là! dit le *Livre des Esprits* spirites; la réminiscence existe, son nom ici-bas est conscience. »

Pourquoi donc, à la négation qui, depuis des siècles, s'exprime en ces termes :

Celui-là n'est point puni, qui ne sait pas pourquoi il est puni,
(page 460).

Pourquoi une réponse si tardive?

Comment? ni le vénérable Énée de Gaza, ni tous ceux dont il n'était que l'écho, ni tous ceux qui, après lui, ont répété comme lui :

« Celui-là n'est point puni, qui ne sait pas pourquoi il a été puni, »

Nul parmi eux n'avait une conscience?

Nous reconnaissons que malgré, ou plutôt, qu'en vertu de son style terre-à-terre, le livre dit *des Esprits* peut être utile aux masses qui peuplent nos sous-sols et les combles. Il leur donne une signification rationnelle de nos phénomènes matériels, et dissipe les terreurs; il rappelle la morale oubliée, et même il renferme quelques pages admirables; mais nous croyons fermement que le reste est, tantôt le résultat de médiocres écrits médianimiques, et encore mal amendés par le collectionneur, tantôt l'œuvre inhabile de ce dernier.

Ce livre prouve à l'évidence que la Foi seule égare.

Retournons de suite à notre grand incarné, à M. Pezzani :

Selon lui, la réminiscence ne saurait percer « la nature « trop grossière de notre corps, la trop grande matéria- « lité de notre globe (p. 460). »

Que viennent faire ici la grossièreté de l'enveloppe, la matérialité du séjour? Ne peut-on pas concevoir de l'ambroisie dans un vase très-commun? Le somnambule haut titré, l'extatique, se révèlent bien avec un ou plusieurs nouveaux sens; les voit-on dépouiller leurs corps, déserter la planète?

Et puisque le corps humain, tout boueux qu'il est, renferme l'âme, c'est-à-dire, un des chefs-d'œuvre de la création mixte, douée d'une grande puissance relative et de brillantes facultés, plus ou moins bien définies, nous le redemandons, une de plus ferait éclater l'enveloppe?

Quoi! notre âme est assez puissante et grande pour aller toucher Dieu, et pas assez pour relire quelques lignes de son propre passé?

Aussi, M. Pezzani n'insiste-t-il pas; il se hâte de continuer en ces termes, page 460 :

« Allons plus loin, et creusons plus profondément la « question : Le séjour terrestre est moins une expia- « tion pour les âmes, qui ont déjà expié dans le monde « spirituel, qu'une nouvelle épreuve; ainsi que le dit si « *carrément* Dupont de Nemours. »

Nous reviendrons sur ce carrément.

Qui ont déjà expié... Donc : l'âme, coupable dans sa vie terrestre, va dans le monde spirituel, expie ses fautes, lave son passé : la voilà régénérée, réhabilitée; toutes ses dettes sont enfin payées. Ce n'est plus une monade élémentaire; elle a beaucoup appris, car elle a beaucoup souffert. Sa robe virginale est sans tache, resplendissante par les quelques rayons divins qui l'embrassent et qu'elle reflète.

Mais que lui réserve l'avenir? Va-t-elle continuer sa marche péniblement ascendante, et franchir un degré spirituel dans quelque zône éthéréenne!

Non! le Réincarnisme vient la saisir, et il la plonge dans un *Léthé*, pour, en quelques brasses, lui faire atteindre une plage terrestre qu'elle doit parcourir en voyageur égaré, sans appui, et condamnée aux mille tortures d'un milieu réprouvé. Adieu le souvenir de ses erreurs passées, de ses luttes, de ses expiations et de sa victoire suprême!

De par le Réincarnisme, un tel souvenir lui est inutile, « pourvu qu'on lui enseigne les causes qui lui ont attiré « les maux dont elle gémit, et la marche qu'elle doit suivre pour s'en délivrer à l'avenir. » (P. 178, lig. 5 à 8).

Pourvu! Et si on ne lui enseigne rien du tout? Si on la renseigne mal?

Raisonnons comme ont dû raisonner les créateurs du dogme : « L'oubli complet du passé est vraiment chose « fâcheuse, avouons-le (p. 259) : il faut au moins en at- « ténuer le mauvais effet; et pourvu que d'autres se char- « gent d'enseigner à chacun les causes de son retour ici- « bas, le tour sera fait. »

Avouons, de notre côté, que voilà un *Pourvu* bien embarrassant, une des bases de l'édifice bien titubante, et par suite l'avenir de l'âme bien aventuré.

La loi dite *Économie des Ressorts* en serait alors faussée; car, au lieu d'une réminiscence suffisante et fixe, Dieu aurait préféré votre *Pourvu* incertain, et abandonné aux fluctuations de votre bon ou mauvais vouloir une pécheresse convertie sans le savoir.

Mais, dites-vous, c'est moins une expiation qu'une épreuve nouvelle : Épreuve de quoi? Car ici, chaque mot doit faire viser son passe-port. Cette âme, ou pour être plus dans le vrai, cet homme vient de payer sa dette; comptez-vous cela pour rien? Aussitôt sorti du guêpier, vous l'y faites rentrer au nom du Progrès!

Supposez qu'un être surhumain aille trouver un de ces *Bas-de-Cuir* qui, en vrais pionniers de la civilisation, purgent non sans peine les prairies de l'Amérique. Après lui avoir enlevé son chien, son rifle, son expérience et tout souvenir du passé, il lui dit : « Je te rends ta vi- « gueur première; recommence : A ce prix seul, ton « avenir..... devine le reste, ou gare aux Peaux- « Rouges! »

Qui de nous ne crierait pas à cet infernal génie :

« Mais au moins laisse lui son rifle et son expérience! »

Revenons au *carrément* de la page 460 :

Il s'agit, dans le chap. IV, de rappeler les mérites de Dupont de Nemours, par des citations empruntées à ses écrits : des pages 258, 259, n'extrayons que l'indispensable :

« Il paraît que les êtres intelligents créés éprouvent le « besoin d'animer des corps...., et peut-être avec une es- « pèce de corps... ».

Notons *il paraît*, que rien ne prouve; et puis *peut-être*.

épouse..., on dit qu'elle se promène dans cette galerie... Que Dieu nous protége!

« Arrêtez, Sire! » s'écriait le comte de son côté. « N'entendez-vous pas ce bruit qui part de la Salle des États? Qui sait à quels dangers Votre Majesté s'expose! »

« Sire, disait Baumgarten, dont une bouffée de vent venait d'éteindre la bougie, permettez du moins que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans. — Entrons, dit le roi d'une voix ferme en s'arrêtant devant la porte de la grande salle qu'il ordonna d'ouvrir. »

Le concierge tremblait tellement, que sa clé battait la serrure sans qu'il pût parvenir à la faire entrer. — Un vieux soldat qui tremble! dit Charles en haussant les épaules. — Allons, comte, ouvrez-nous cette porte. — Le comte hésitait, le roi arracha la clé des mains du concierge. — Je vois bien, dit-il d'un ton de mépris, que ceci me regarde seul; et avant que sa suite eût pu l'en empêcher, la porte avait été ouverte et il était entré dans la grande salle en prononçant ces mots : « Avec l'aide de Dieu. »

Honteux d'abandonner leur roi, le comte, le médecin et le concierge entrèrent également.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Le long des murailles, paraissaient déposés en ordre, comme à l'ordinaire, des drapeaux allemands, danois ou moscovites, trophées des soldats de Gustave-Adolphe. Des bannières suédoises, couvertes de crêpes funèbres s'y trouvaient mêlées.

Une assemblée immense couvrait les bancs. Les quatre ordres de l'État siégeaient chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir; et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre, éblouissaient les yeux des quatre témoins de cette scène extraordinaire. Aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue.

Sur le trône élevé d'où le roi avait coutume de haranguer l'assemblée, ils virent un cadavre sanglant revêtu des insignes de la royauté. A sa droite, un enfant debout et la couronne en tête, tenait un sceptre à la main; à sa gauche, un homme âgé, ou plutôt un autre fantôme, s'appuyait sur le trône. Il était revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa n'en eut fait un royaume. En face du trône, plusieurs personnages d'un maintien grave et austère, revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, étaient assis devant une table sur laquelle on voyait de grands in-folio et quelques parchemins. Entre le trône et les bancs de l'assemblée il y avait un billot couvert d'un crêpe noir, et une hache reposait auprès.

Personne, dans cette assemblée surhumaine, n'eut l'air de s'apercevoir de la présence de Charles et des trois personnes qui l'accompagnaient. A leur entrée, ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus, au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir des mots articulés; puis le plus âgé des juges en robes noires, celui qui paraissait remplir les fonctions de président, se leva, et frappa trois fois de la main sur un in-folio ouvert devant lui. Aussitôt il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement, et les mains liées derrière le dos, entrèrent dans la salle par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI. Ils marchaient la tête haute et le regard assuré. Derrière eux, un homme robuste, revêtu d'un justaucorps de cuir brun, tenait le bout des cordes qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier, et qui semblait être le plus important des prisonniers, s'arrêta au milieu de la salle, devant le billot, qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif, et un sang frais et vermeil coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête; la

« Si, comme je le crois, l'être intelligent survit à son « enveloppe, il demeure à l'état de monade... »

Notons *il demeure,* affirmation sans preuve.

« Qu'il soit possible à l'être intelligent, sous la forme « rétrécie et condensée de monade... »

Notons cette *possibilité,* mais rien de plus.

« Le souvenir de la vie précédente serait un puissant « secours pour celle qui la suit. »

Notons ce regret exprimé par *serait,* regret accusateur du système.

« Quelques êtres supérieurs à l'homme ont peut-être cet avantage... »

Toujours *peut-être.*

« Tel paraît l'état de l'homme placé aux limites des « deux règnes. »

Notons ce *parait* habilement placé entre le doute et l'affirmation.

Notons enfin ceci : De ce qu'*il parait* (à Dupont de Nemours) que les monades *éprouvent le besoin d'animer des corps... le désir véhément de gouverner encore quelque chose* (p. 258), il lui paraît, mais voilà tout; que l'homme, à sa mort, va, quelque part, *attendre, expier, réfléchir, se perfectionner...* (p. 259.)

Si l'auteur avait commencé par une affirmation, une réalité, et non par une... apparence, sa conclusion serait de droit affirmative, Or, il débute par son *il parait.*

Un Ancien.

(La fin au prochain numéro).

Le Monde Invisible.

Voilà le *Progrès Spiritualiste* qui commence à devenir protecteur en annonçant un nouveau-venu. C'est simplement par rang d'ancienneté que ce rôle lui échoit, parce que le journal le *Monde Invisible* ne compte encore que deux numéros.

Il lui souhaite un prompt succès, et il est presque sûr que ce souhait sera exaucé car la personne qui le dirige est un bon spirite, un homme d'esprit et d'une grande bienveillance. Avec ces qualités on ne peut que réussir.

Pour commencer nous lui empruntons une communication fort belle sur la réincarnation; puisqu'un de nos rédacteurs dans le précédent numéro a commencé une polémique contre ce dogme spirite, nous trouvons dans le *Monde Invisible* une belle page dictée par Georges Cuvier, et nous la donnons comme réfutation à ses raisons.

La Réincarnation.

(Communication)

Examinons la doctrine de la réincarnation, en y appliquant cette logique qui est l'attribut des études abstraites et qui accompagne l'esprit dans la vie d'outre-tombe. Prenons un exemple; celui de la persistance apportée à l'étude d'une science.

Un enfant arrive sur votre globe. Il est destiné à être un génie dans la peinture. Dès qu'il a une sorte de raison, dès qu'il peut diriger sa main, vous le voyez charbonnant des figures sans formes; là se concentrent tous ses plaisirs : *dessiner.* Il cherche partout un modèle, il en trouve en tout : puis, avec l'âge son goût s'épure : il compare, il apprend, il devient le guide, le maître d'une école ; il aura des élèves, des imitateurs; mais aura-t-il un rival digne de partager sa couronne d'épines ou de lauriers? Peut-être, si deux esprits se sont réincarnés dans le même but, le progrès de l'art! Comment, sans une vie antérieure, expliquer ce mirage où vous puisez vos inspirations? L'homme de génie ferme les yeux, et voit ce que nul ne peut lui montrer. Pour le peintre ce sont des couleurs inconnues et qui vont produire des effets saisissants de vérité, de vie, de chaleur. Où donc a-t-il vu cela? Qui donc lui a dévoilé ces secrets? Le génie, dit-on! Mais qu'est-ce que le génie? Où réside-t-il? Qui le donne? Dieu... oui, Dieu qui permet à l'âme de rapporter avec elle le souvenir et l'intuition. A quinze ans, l'enfant en sait plus que ses maîtres, car il n'a eu qu'à se rappeler pour avoir le talent de l'homme de quarante ans. Il lui serait impossible, sans des études préalables antérieures, d'avoir fait en si peu d'années un tel chemin sur la route de l'art.

Je puis peut-être me citer également comme preuve de ce que j'affirme aujourd'hui. C'est le souvenir de ce que j'avais fait dans mes précédentes incarnations qui m'a permis d'aborder les études sur l'histoire naturelle, J'ai été un pauvre pêcheur gagnant péniblement sa vie en pêchant le long des côtes. Pendant cette existence, je contractai l'habitude d'étudier les poissons dans leurs allures et leurs mœurs. Dans une autre vie, je fus anatomiste empailleur; j'eus occasion d'étudier les rouages intérieurs des animaux, et, dans ma dernière incarnation, je me souvins, mais sans pouvoir me rendre compte, de l'origine de mes connaissances acquises; cela était de l'intuition. Ce que je vous dis aujourd'hui je l'ai déjà raconté ailleurs, mais il importe que je vous le répète, afin que vous me connaissiez. Je m'occupai, dans ma nouvelle existence, à recomposer des êtres dits *antédiluviens,* par la seule puissance d'investigation. Sur le simple examen d'un tibia, de déductions en déductions, de similitudes en similitudes, j'arrivai à la vérité, et je reformai l'animal dans ses moindres détails. Sans mes souvenirs, je n'aurais jamais accompli ce phénomène de science, ni sur le mastodonte, ni sur l'infiniment petit poisson.

Peu d'hommes d'études, je le sais, voudront admettre la vérité que je signale. Ils auront tort, car, n'ayant pas, je l'espère, l'orgueil de se croire créateurs, ils peuvent trouver leur rôle encore assez beau. Avoir la mission d'instruire en révélant les secrets qui leur ont été appris dans le passé, se savoir placés entre le Créateur et la créature pour initier celle-ci aux œuvres de la création, que faut-il de plus à leur ambition? L'homme, par excès d'orgueil, cherche à s'attribuer tous les mérites, mais il faut qu'il s'incline devant l'évidence. Personne ne peut démontrer mathématiquement ce qu'est le génie, ce qui donne tel goût, telle aptitude, et en un mot les résume toutes : *Réincarnation.*

Après ma mort corporelle, quelques savants ont voulu faire des études sur mon crâne. Ils ont été chercher avec le scapel, la raison de mes aptitudes, de mon savoir. Les insensés! demander à la matière des explications sur un semblable sujet! Pouvait-elle répondre? Non! L'ampleur de ma tête, mon front large, la boîte de mon cerveau volumineux et fortement soudé firent écrire de nombreux articles scientifiques. Mais, cette fois encore, les hommes se trompèrent, car ils ne comprirent pas que ce n'était pas dans la matière qu'ils pouvaient trouver le moteur, le guide. L'aigle a la tête allongée et petite, relativement à son corps; le dindon l'a dans les mêmes proportions; le hibou, au contraire, a le crâne large : vous voyez que la phrénologie est quelquefois dans l'erreur. Non! ce n'est pas la matière qui donne telle ou telle aptitude. Les traits faciaux reçoivent souvent un reflet de ce qui se passe dans l'esprit, et cela par une sorte de contre-coup qui frappe les muscles. Êtes-vous gais, heureux, il se fait une douce détente dans tout votre système; les traits y participent, et si l'état habituel est le bien-être, le calme, la joie, ils gardent l'habitude musculaire que vous nommez physionomie. Le même effet se produit dans les opposés, la tristesse, la colère, et tant d'autres états de notre âme. Lavater a dit sur cela d'excellentes choses, mais il ne faut pas en faire une règle invariable; il ne faut pas, surtout, en déduire qu'un homme est hypocrite parce que son regard est oblique et fuyant, et que ses narines s'ouvrent comme pour aspirer quelque émanation venant de la terre, vers laquelle sa tête s'incline par une trompeuse humilité. Ce type repoussant est l'effet et non la cause de la fausseté, de l'hypocrisie.

Résumons-nous. Ne cherchez pas *le pourquoi* autre part que là où Dieu l'a placé, c'est-à-dire dans l'âme. A elle seule Dieu se communique, à elle seule il donne la lumière, non pour sa propre gloire à elle, mais pour devenir un des rouages grands ou petits du progrès. J'ai fait faire un pas à la science, mais bientôt un autre me dépassera. La marche de l'humanité s'accélère de jour en jour; on cherche, on fouille, on interroge la terre, les mers, les montagnes, et l'homme se glorifie lorsqu'à Dieu seul doit revenir toute la gloire, car sa main guide, et sa voix nomme les choses que vous apprenez. Vous ne sauriez comprendre combien de fois je suis resté le front dans mes mains, cherchant l'organisme d'un pauvre poisson. Mes bougies pâlissaient sous les premières lueurs du soleil, et je cherchais encore, et toujours; puis ma tête se relevait; j'écoutais... car une voix me disait avec une admirable netteté les secrets de la vie, de la reproduction, de la mort même du cétacé objet de mes études. Je voyais sous les flots ses amours, ses combats, ses luttes; il plongeait, se relevait et frappait son colossal ennemi avec ce dard que je tenais dans ma main sans pouvoir lui assigner une place et un but. La médiamnité scientifique était venue, et j'avais tout compris. Mais par qui? Était-ce l'ampleur de ma tête qui avait aidé mon igno-

---

hache brilla dans l'air et retomba aussitôt avec bruit. Un ruisseau de sang jaillit sur l'estrade, et se confondit avec celui du cadavre; et la tête, bondissant plusieurs fois sur le pavé rougi, roula jusqu'aux pieds de Charles, qu'elle teignit de sang.

Jusqu'à ce moment la surprise l'avait rendu muet; mais, à ce spectacle horrible, « sa langue se délia; » il fit quelques pas vers l'estrade, et, s'adressant à cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue : « Si tu es de Dieu, parle; si tu es de l'autre, laisse-nous en paix. »

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel : « Charles, roi! ce sang ne coulera pas sous ton règne... (ici la voix devint moins distincte), mais cinq règnes après. Malheur, malheur, malheur au sang de Wasa! »

Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées; bientôt elles disparurent tout à fait; les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries, légèrement agitées par le vent. On entendit encore pendant quelque temps, un bruit assez mélodieux, qu'*un* des *témoins* compara aux murmures du vent dans les feuilles, et *un autre* au son que rendent des cordes de harpe en cassant au moment où l'on accorde l'instrument. *Tous* furent d'accord sur la durée de l'apparition, qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes.

Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher, tout avait disparu avec les fantômes; seulement *la pantoufle de Charles* conserva une tache rouge, qui seule aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit, si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire.

Rentré dans son cabinet, le roi fit écrire la relation de ce qu'il avait vu, la fit signer par ses compagnons, et la signa lui-même. La fin du procès-verbal est remarquable : « Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est « pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une « meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quel« ques bonnes actions, et surtout par mon zèle à travail« ler au bonheur de mon peuple, et à soutenir les inté« rêts de la religion de mes ancêtres. »

Maintenant, si l'on se rappelle que Charles XI eut, y compris Gustave III, cinq successeurs : Charles XII, la reine Ulrique-Eléonore, le prince de Hesse, Adolphe-Frédéric, que Gustave III périt assassiné (1792), la mort de Gustave III, et le jugement d'Ankarstroem, son assassin, présenteront plus d'un rapport avec les circonstances de cette singulière prophétie.

Le jeune homme décapité en présence des Etats aurait désigné Ankarstroem.

Le cadavre couronné serait Gustave III.

L'enfant, son fils et son successeur, Gustave Adolphe IV.

Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermand, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi après la déposition de son neveu.

On peut discuter sur les rapprochements et les conséquences, on ne peut se refuser à admettre un fait dont l'authenticité est garantie par un acte en bonne forme, revêtu de la signature d'un des rois les plus sages de la Suède, et de celles des trois autres témoins également dignes de foi. Pour en douter, il faudrait rejeter en masse toutes les preuves historiques.

rance? Non; c'était la lucidité que vous nommez science.

Écoutez-moi donc, hommes d'étude, croyez-moi, car ici on sait mieux que sur la terre. Le génie est dans l'âme, car l'âme est une émanation de Dieu, et tout vient de lui et par lui.

(Georges Cuvier. — Médium, Mme Lambert.)

A M. Usbeck, du Courrier français.

Monsieur, il est dit, dans votre numéro du 22 juillet, qu'au domicile de « Berezowski on a trouvé le livre de « Mariana sur le régicide, le *Livre des Esprits,* un nu- « méro du *Siècle* et du *Moniteur du soir,* et c'est de ce « singulier mélange qu'on a sans doute conclu aux dan- « gers d'une demi-instruction. »

Eh bien! que Berezowski lut le *Petit Moniteur,* il est peu probable que cette lecture l'ait conduit au régicide; celle du *Siècle,* j'en doute; quant au *Livre des Esprits,* assurément jamais. Et voilà les dangers d'une demi-instruction, laissant supposer qu'une instruction entière ne saurait s'occuper de semblables lectures. Je laisse de côté les journaux, je ne parlerai que du *Livre des Esprits,* qui naturellement enseigne leur doctrine. Croyez-vous, Monsieur, que des hommes intelligents, possédant une instruction entière ne s'en soient pas occupés tout aussi bien, et mieux encore, que des hommes à demi-instruction? J'en connais dans les classes les plus élevées des mondes aristocratique, littéraire et artistique; hommes sérieux qui étudient la philosophie sous toutes les formes, qui cherchent la vérité, qui ne la trouveront peut-être pas plus que Descartes, Leibnitz et tant d'autres; mais enfin de ces études qu'ils font, et parce qu'on trouverait chez eux le *Livre des Esprits,* le *Livre des Médiums* et divers journaux traitant ces questions, faudrait-il en conclure que ce sont des sots, des hommes qui ne possèdent qu'une instruction bornée? Quant à ceux qui lisent *Rocambole,* que faut-il en penser? et des lecteurs de *Fanny,* d'Ernest Feydeau, 18e édition, je crois? Ce n'est certes pas le mérite de la littérature, comme dans la *Bovary,* ou *Mademoiselle de Maupin,* encore moins celui de la morale de l'ouvrage, qui donneront d'eux une bonne opinion sur leur savoir. Au moins si l'on critique le *Livre des Esprits* sur le fonds de sa croyance, on ne peut l'attaquer sur la morale qu'il enseigne. Si je ne cite pas les noms des personnes vivantes qui croient aux habitants d'un autre monde, je peux en citer parmi les morts.

Voici un extrait d'un auteur Anglais bien connu par son savoir.

Addison, dans son spectateur du mercredi 14 mars 1710, dit : qu'on avait tort de faire peur aux enfants en leur parlant d'apparitions et de fantômes. « Or, si nous « croyons *avec beaucoup d'hommes sages et bons* qu'il « existe des fantômes et des apparitions comme ceux « dont nous avons parlé, qu'il *nous* soit permis de met- « tre notre confiance dans Celui qui tient en ses mains les « rênes du monde et le dirige de telle sorte qu'il est im- « possible qu'un être nuise à un autre sans qu'il le sache « et le permette.

« En ce qui me concerne, *je suis de l'avis* de ceux « qui pensent que toutes les régions de la nature sont « peuplées d'Esprits, et que toutes nos actions ont des « multitudes de spectateurs alors même que nous nous « croyons dans l'isolement; mais au lieu de m'en ef- « frayer, je me réjouis à l'idée que dans la recherche « des merveilles de la création je suis en rapport avec « une société innombrable d'Esprits et que nous sommes « unis en une communauté de prières et d'adoration.

« Milton a parfaitement décrit ce mélange d'hommes « et d'Esprits dans le Paradis. Il avait sans doute sous « les yeux un vers du *vieil Hésiode,* traduit mot à mot « dans le troisième vers du passage suivant :

« Ne croyez pas, parce que les hommes n'étaient pas « encore, que les Cieux manquassent d'habitants, que « Dieu manquât de prières. Des millions de créatures « spirituelles parcouraient la terre, invisibles également, « soit que nous veillions, soit que nous dormions. »

Hésiode, Milton et Addison, voilà trois autorités qui peuvent assurément nous servir à repousser cette injuste prétention que les ignorants seuls croient aux Esprits.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Hne Huet.

20 octobre 1867.

Je crois devoir donner sans commentaire aux lecteurs du *Progrès spiritualiste* la communication suivante, obtenue par la typtologie, le 15 août.

Médium : Mlle Huet.

Père chéri, aujourd'hui presque tous les cœurs s'élèvent vers le Ciel pour implorer la protection d'un Esprit supérieur. Nous venons à notre tour prier ce bon Esprit de vouloir bien supplier Dieu de ne pas oublier ceux qui souffrent et de donner du courage aux affligés.

La meilleur des prières que l'on puisse adresser à Dieu, c'est la charité et la soumission à sa volonté.

Jésus en a donné l'exemple et a indiqué la meilleure des prières que l'on trouve dans l'Évangile de Saint-Luc au chapitre XI.

Émilie D.

Pour copie conforme :

Hne Huet.

CAUSERIE

La Création

D'APRÈS LES MAHOMÉTANS

Si l'on en croit les livres musulmans, Dieu prit de plusieurs sortes de terre pour en former le corps d'Adam; elles étaient toutes différentes en couleur et en qualité : c'est la cause pour laquelle il y a des hommes blancs, noirs, rouges et jaunes; c'est pourquoi les hommes diffèrent tant d'humeurs, de tempéraments et de caractères. Khondémir rapporte, lui, que Dieu, ayant résolu la création d'Adam, commanda à Gabriel d'aller prendre une poignée de terre de chacun des sept étages de la terre. Gabriel prit son vol et vint déclarer à la terre que Dieu voulait tirer de ses entrailles de quoi former l'homme, qui devait être son roi et le lieutenant de son seigneur sur elle. Effrayée de cette demande, la terre pria Gabriel de représenter au Seigneur la crainte de voir cette créature se rebeller aussi un jour contre lui et attirer sur elle sa malédiction. Gabriel, ému de compassion, présenta cette requête à Dieu, qui, persistant dans son dessein, envoya l'ange Michel. Il revint dans les mêmes dispositions. Alors, mécontent de ces refus, Allah dépêcha Asraël, lequel, sans compliment, excuse ni préambule, enleva violemment sept poignées des sept différents lits ou étages de la terre, et il les porta en Arabie, dans un lieu entre les villes de Taïef et de la Mecque. La manière brusque et impitoyable dont usa Asraël envers la terre fit que le Seigneur lui donna mission de séparer dorénavant les corps des âmes. C'est Asraël, Abou-Jahia, Mordad, l'ange de la mort.

Cette terre ayant été pétrie de la main des anges, Dieu la façonna de sa propre main, et cette figure étant séchée demeura longtemps au même lieu, exposée à la vue des anges, lesquels l'examinaient souvent. Eblis frappa un jour sur son ventre et sa poitrine, et voyant qu'il étaient creux, dit : « Cette créature qui sera vide, aura souvent besoin de s'emplir, et, par conséquent, elle sera sujette à plusieurs tentations. »

Cependant Dieu anima cette boue, lui souffla une âme, lui donna la pensée de toutes les sciences et de toutes les vertus, lui fit un esprit intelligent, et habilla son corps d'habits merveilleux, tels qu'ils convenaient à sa dignité. Le chapitre *Auraf* du Coran s'exprime ainsi : « Nous vous avons donné des habits descendus du ciel, les uns pour couvrir votre nature, et d'autres pour vous parer et vous défendre. Mais le plus précieux de tous ces vêtements, c'est la robe de piété et d'innocence dont nous vous avons revêtu. » Adam ne garda cette robe qu'une demi-journée dans le paradis. Il est vrai que le jour entier est de mille ans, ce qui fait ainsi cinq siècles pour la demi-journée.

Ce fut après ce don que Dieu commanda aux anges d'adorer Adam comme son image; la plupart obéirent. Il n'y eut que le démon Eblis et quelques-uns de ses compagnons d'orgueil qui refusèrent. Lorsque Allah voulut le forcer de se prosterner, et que celui-ci résista, il lui demanda la cause de sa désobéissance. « Nous sommes d'une nature plus élevée que cet homme de boue, dit Eblis, car vous nous avez créés d'une matière subtile, lumineuse, et la matière de ce nouvel être est basse, grossière et ténébreuse. » Eblis voulut aussi imiter le Créateur, il voulut faire un homme, il créa le singe. Eblis fut maudit. Sa place dans le paradis fut donnée à Adam. Mais lorsqu'il se vit chassé, il jura de se venger sur Adam et sur sa postérité. La Bible et le Coran ont prouvé que l'ange rancuneux a tenu parole.

Ces grandes choses une fois accomplies, Allah tira du côté gauche d'Adam, pendant son sommeil, sa côte dont il forma sa femme Eve, Havah.

Bientôt après, Adam reçut du Seigneur la défense de manger du fruit d'un certain arbre qui était l'arbre du mal. Ce fut alors qu'Eblis, méditant toujours sa vengeance, s'associa avec le serpent et le paon qui, pour les arabes, est le symbole de la vanité, ponr la mettre à exécution.

S'approchant d'Eve et d'Adam, il fit tant, qu'après un long et décevant entretien, ils mangèrent du fruit défendu; mais ce morceau était à peine descendu dans leur estomac, que les habits dont Allah les avait couverts se détachèrent et tombèrent à leurs pieds, ce qui leur fit connaître le crime qu'ils avaient commis. Couverts de honte et de confusion à la vue de leur nudité, ils coururent vers un figuier pour se couvrir de ses feuilles, et alors ils entendirent ces paroles foudroyantes de Dieu consignées dans le Coran : Descendez et sortez de ce lieu!... Vous deviendrez ennemis les uns des autres, et vous aurez sur terre votre habitation et votre subsistance pour un temps fixé! » Ils furent expulsés du paradis.

Accablé des misères de la vie, dépourvu de toute consolation par l'absence d'Havah, sa femme, Adam rentra en lui-même, il leva les mains au ciel pour implorer sa clémence. Le Créateur, prenant en pitié sa pénitence, fit descendre, par la main des anges, un tabernacle ou pavillon qui fut placé au lieu où Abraham bâtit depuis la Kaaba, le temple de la Mecque. Gabriel, ange toujours bienveillant, lui enseigna les cérémonies qu'il devait pratiquer devant le sanctuaire pour obtenir sa réconciliation avec Dieu. Adam, ayant suivi ses instructions, fut conduit aussitôt par le même ange vers la montagne d'*Arafat,* nom qui lui fut donné à cause de la reconnaissance qui s'y fit entre Adam et Havah, sa femme, après une séparation de plus de deux cents ans.

Alors, ils se retirèrent dans l'île de Serudib (Ceylan), et ils multiplièrent leur famille. Ce fut là qu'Eva accoucha vingt fois de deux jumeaux, de deux sexes différents.

(*Journal des familles*).

Yram.

Le Rédacteur en chef : Honorine Huet.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.